

L'Obs

Hiroshima, les derniers secrets révélés par les archives américaines et japonaises

L'ouverture récente de ces documents apporte de nouvelles révélations sur le largage de la première bombe atomique qui a fait plusieurs centaines de milliers de victimes il y a exactement soixante-quinze ans.

Par Vincent Jauvert

L'Obs 06 août 2020



La ville d'Hiroshima en 1948, trois ans après le largage de la bombe atomique le 6 août 1945. (HO / AFP)

Destinée au président des Etats-Unis, la dépêche « top secret » est datée du 6 août 1945, il y a exactement soixante-quinze ans. Le général Leslie Groves y décrit le premier bombardement atomique de l'histoire, qu'il vient de superviser le matin même :

« D'abord, il y eut une boule de feu, qui, en quelques secondes, s'est transformée en des nuages violets et des flammes tourbillonnant vers le

ciel. Puis, toute la ville a été recouverte par une couche de poussière gris foncé. »

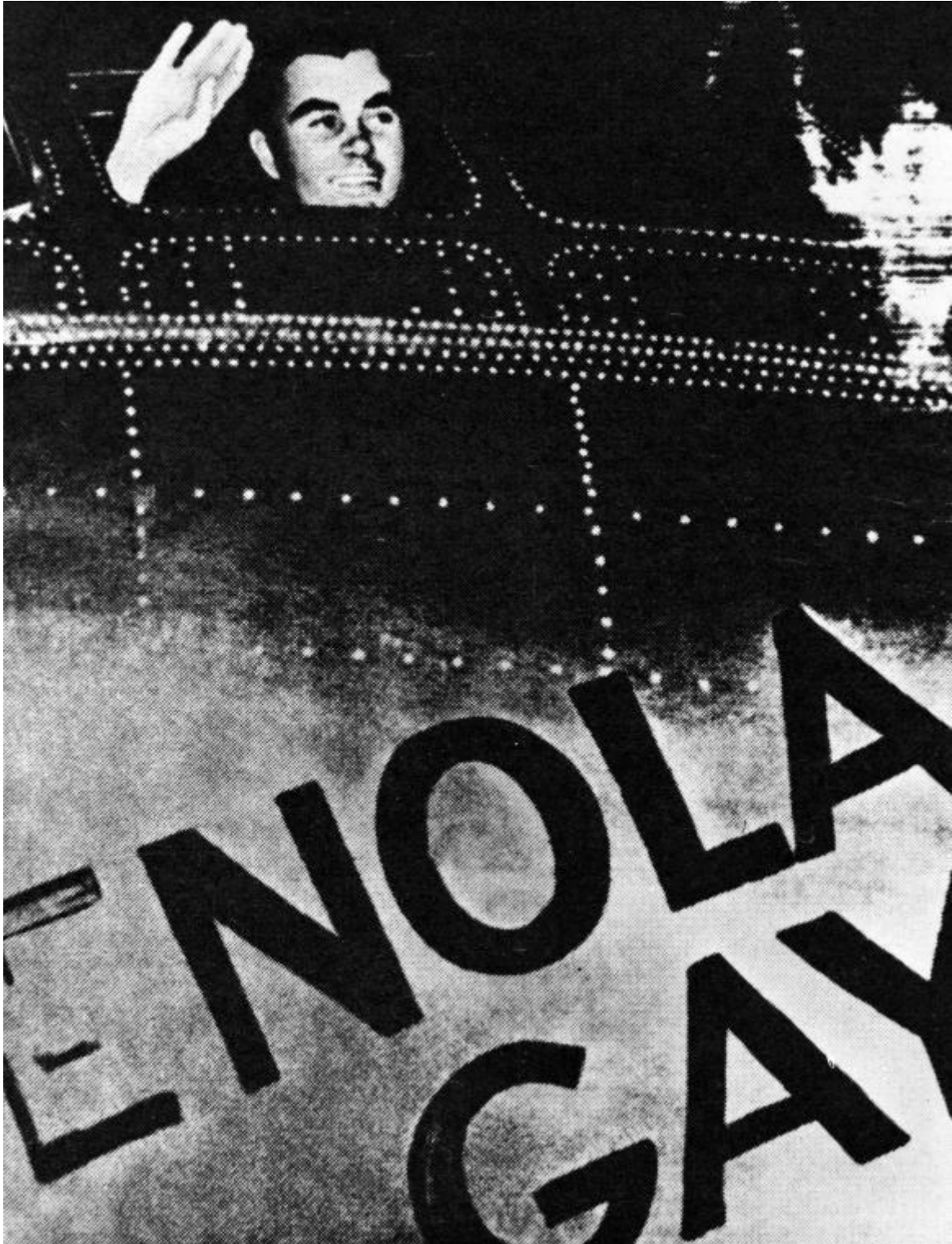
L'opération – qui a rasé Hiroshima – est un « succès total », fanfaronne t-il dans ce message aujourd'hui déclassifié.

Toujours ce 6 août 1945, l'officier japonais chargé d'évaluer sur place les dégâts causés par « Little Boy » (le surnom de l'engin à l'uranium enrichi) rédige lui aussi un rapport à ses supérieurs. La tonalité de la missive, également rendue publique il y a peu, est évidemment toute différente : « *Une bombe de type spécial a été larguée, ce matin, au-dessus du centre de la ville d'Hiroshima par une formation de trois ou quatre avions (certains affirment que la bombe était attachée à un parachute). Le flash a été instantané, brûlant les parties exposées du corps des personnes situées jusqu'à 3 kilomètres. Le choc a dépassé l'imagination, détruisant pratiquement toutes les maisons de la ville. On estime qu'il y a eu 100 000 victimes. »*

L'arme nucléaire n'a jamais été envisagée contre l'Allemagne

Pourquoi Hiroshima, obscure ville moyenne de l'empire, a-t-elle été choisie pour cible du premier bombardement atomique ? Fallait-il vraiment en passer par la destruction d'une seconde cité, Nagasaki, pour que le Japon accepte de capituler ? Le président Truman voulait-il avant tout impressionner Staline ? Depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, les mêmes questions taraudent historiens et survivants.

Au fur et à mesure de l'ouverture des archives à Washington puis à Tokyo, les réponses se sont précisées. La publication récente des communications secrètes japonaises – que les services américains ont interceptées durant toute la guerre, grâce à une opération dont le nom de code était « Magic » – ainsi que la traduction des minutes des réunions autour de l'empereur Hirohito au cours de l'été 1945 permettent enfin de lever le voile sur les derniers secrets d'Hiroshima.



Le colonel Paul Tibbets à bord de l'« Enola Gay », qui larguera la bombe sur Hiroshima. (SPUTNIK VIA AFP)

Même si elle avait été prête à temps, les hauts responsables américains n'ont jamais envisagé d'utiliser l'arme nucléaire contre l'Allemagne – uniquement contre le Japon. Le 5 mai 1943, alors que leur usine d'enrichissement d'uranium n'est pas opérationnelle et que, de ce fait, les Etats-Unis ne disposent pas encore de la matière fissile nécessaire à la fabrication d'un engin atomique, le général Groves et son équipe

réfléchissent déjà à leurs cibles futures. « *L'utilisation de la première bombe a été discutée, rapporte le preneur de note dans un document top secret, et le général a estimé que le meilleur endroit était la concentration navale japonaise dans les îles Truk [la plus importante base de l'empire, NDLR].* »

Un autre officier supérieur a suggéré de frapper d'abord Tokyo mais son idée a été repoussée non pour des motifs moraux ou politiques mais parce que « *la bombe devra être utilisée là où la profondeur de l'eau est suffisante pour empêcher sa récupération au cas où elle n'explorerait pas* ». D'ailleurs, les Japonais ont été « choisis » pour cibles, précise la note ultraconfidentielle, parce que, justement, s'ils récupéraient l'engin, ils seraient « *moins aptes que les Allemands à en tirer des connaissances utiles* » !

Kyoto, la première ville visée

Deux ans plus tard, le 10 mai 1945, juste après la capitulation de l'Allemagne et alors que la première bombe est bientôt prête, un comité officiel dit de « ciblage » se réunit dans le bureau du physicien Robert Oppenheimer, le « père » de la force de frappe américaine. Il dresse une liste de cinq villes, classées par ordre d'intérêt décroissant : d'abord, Kyoto, « *l'ancienne capitale* », « *le centre intellectuel du Japon* », « *que de plus en plus de personnes fuyant les villes détruites rejoignent* ». Sa destruction aurait « *l'effet psychologique le plus fort* ».

Puis vient Hiroshima, « *un important dépôt militaire* » et « *un port industriel* » :

« *Sa superficie est telle qu'une grande partie de la cité pourrait être détruite.* »

D'autant plus que « *les collines adjacentes produiraient probablement un effet de concentration qui accroîtrait considérablement les dommages causés par l'explosion* ». Yokohama est classée seulement troisième, parce qu'elle bénéficie de la « *meilleure protection antiaérienne* » ; enfin, les deux dernières : l'arsenal de Kokura et le port de Niigata. Le palais de l'empereur à Tokyo a aussi été envisagé à cause de sa « *forte valeur symbolique* », mais il a été repoussé du fait de « *son faible intérêt stratégique* ».

Pearl Harbor, ou comment les Américains ont sous-estimé les Japonais

La date du largage de la première bombe atomique approchant, les dirigeants américains semblent à la fois éberlués et terrorisés par la puissance potentielle de cette arme révolutionnaire qui, ils le perçoivent vite, va changer le monde. Le 31 mai 1945, deux mois avant Hiroshima, l'influent ministre de la Guerre, Henry Stimson, confie, en petit comité, sa

fascination. « *Ce projet ne doit pas être considéré seulement en termes militaires, lance t-il, mais aussi comme une nouvelle relation de l'homme avec l'univers.* » « *Cette découverte, ajoute t-il, peut être comparée aux découvertes de la théorie copernicienne et des lois de la gravité.* »

« **Un impact psychologique profond** »

Cependant, au cours de la même réunion, Stimson n'oublie pas la valeur opérationnelle de la bombe géante dont l'explosion devra avoir, dit-il, « *un impact psychologique profond sur le plus d'habitants possible* ». Si bien que « *la cible la plus souhaitable, juge t-il froidement, est une usine d'armement vitale pour le Japon, qui emploie un grand nombre d'ouvriers et qui est entourée de façon très proche par les maisons de ces travailleurs* ».

Mais, une semaine plus tard, le même Stimson confie au président Truman sa crainte qu'à cause de l'arme atomique « *la réputation des Etats-Unis ne surpasse celle d'Hitler en termes d'atrocités* ». Le patron de l'armée de terre, le général Marshall – celui-là même qui, deux ans plus tard, sera le « père » du célèbre plan de sauvetage économique de l'Europe – fait d'identiques cauchemars. Il dit redouter « *l'opprobre qui serait provoqué par une utilisation inconsidérée d'une telle force* ». Ils obtiennent que Kyoto, joyau parmi les joyaux du Japon, soit supprimé de la liste. Hiroshima devient donc la cible numéro un.



Le champignon atomique au-dessus d'Hiroshima, le 6 août 1945. (HIROSHIMA PEACE MEMORIAL MUSEUM / AFP)

Et si on ne l'utilisait pas du tout ? Pour éviter la honte universelle, un groupe de scientifiques travaillant depuis le début sur l'arme nucléaire demande, dans le plus grand secret, au chef de la Maison-Blanche de

renoncer à frapper le Japon. Ils proposent de faire exploser la première bombe « *dans le désert ou une île inhabitée* », « *devant des représentants des Nations unies* ». D'autres chercheurs, tel le physicien Robert Oppenheimer lui-même, envisagent une « internationalisation » immédiate de l'arme, un partage du savoir avec les Alliés, y compris la France, tout juste libérée... Le ministre de la Marine, Ralph Bard, propose, lui, de lancer un « *avertissement* » très clair au Japon afin que l'Amérique préserve son statut de « *grande nation humaniste* ».

Mais ces idées plus ou moins pacifistes ne séduisent guère la Maison-Blanche, qui a une sale guerre à gagner contre l'empire japonais – et le plus tôt possible. Car, au début de l'été 1945, les perspectives sur le front asiatique sont toujours sombres. Le 18 juin, le président Truman réunit l'état-major des armées pour concevoir un plan d'invasion du Japon dans le but d'en prendre à terme le contrôle.

Faut-il européeniser la dissuasion nucléaire ?

Une date de débarquement est fixée : le 1^{er} novembre 1945. Ce jour-là, 766 000 GI doivent déferler sur l'île de Kyushu, au sud de la péninsule. Nombre de morts prévu lors de l'opération : environ 31 000 auxquels, si le débarquement a bien lieu, il faudra ajouter les très nombreuses victimes qui risqueraient de périr au cours de la progression de l'US Army vers Tokyo.

Combien au total ? Aucun chiffre n'est mentionné dans les archives. Ce n'est qu'après la guerre qu'ont été établies plusieurs évaluations du nombre de morts qu'aurait engendré, côté américain, un débarquement sur l'archipel. Elles oscillent entre quelques centaines de milliers et plus d'un million.

Dans ses Mémoires, Harry Truman parle de 250 000 soldats américains épargnés grâce à l'arme atomique puisque le Japon a capitulé dès le 15 août. Vrai ou faux, ce chiffre de 250 000 justifiait-il la destruction presque totale de deux villes, y compris des femmes et des enfants ? Le Japon n'était-il pas sur le point de jeter les armes sans condition ? Le débat a longtemps divisé les historiens.



Winston Churchill, Harry Truman et Joseph Staline à la conférence de Potsdam en juillet 1945. (LEEMAGE VIA AFP)

La controverse s'est apaisée depuis les années 2000, après la déclassification des interceptions « Magic » et la traduction des discussions au palais impérial en août 1945. On y découvre qu'une grande partie de la classe dirigeante japonaise, notamment l'armée, ne voulait capituler sous aucun prétexte – même après Hiroshima.

Le 26 juillet 1945, le président Truman et le Premier ministre Churchill réunis à Potsdam, en Allemagne, avec Staline, lancent un ultimatum au Japon qu'ils menacent « *de destruction rapide et totale* », sans préciser avec quelles armes, s'il refuse de capituler.

Certains hauts responsables nippons comprennent la menace et souhaitent que leur gouvernement accepte immédiatement afin d'obtenir les meilleures conditions. Mais, au palais impérial, les discussions de cabinet traînent. L'ambassadeur nippon à Moscou, Sato, qui voudrait que Moscou serve de médiateur, enrage. Il se plaint à son ministre des Affaires étrangères « *des tergiversations du gouvernement et des militaires* » à Tokyo. Si elles continuent, professe-t-il, « *tout le Japon sera réduit en cendres* ».

Le projet de bombarder Tokyo

Deux semaines après l'ultimatum, Hiroshima subit le feu nucléaire. Le cabinet de guerre se réunit dans le bunker du palais impérial. Cette fois, les hauts dignitaires acceptent de capituler. Mais ils posent une condition : l'empereur doit rester le « *dirigeant souverain* » du Japon. Washington, qui entend faire du futur chef des forces d'occupation sur l'archipel, un général américain, le patron du pays, refuse.

Le département d'Etat laisse toutefois la porte des négociations entrouverte sur une définition de « dirigeant souverain » qui pourrait satisfaire le gouvernement américain. Jusqu'à ce qu'une interception « Magic » révèle aux dirigeants des Etats-Unis que le haut commandement japonais refusera toute capitulation et continuera le combat, quel que soit le résultat de ces pourparlers.



*Le général Yoshijiro Umezu et le ministre des Affaires étrangères Mamoru Shigemitsu face au général Douglas MacArthur lors de la signature de la capitulation du Japon, le 2 septembre 1945, à bord de l'« USS Missouri », à Tokyo.
(TEMIN/SPUTNIK VIA AFP)*

De fait, dans une note ultrasecrète du 12 août, l'état-major à Tokyo s'adresse ainsi à tous ses postes à l'étranger :

« L'Armée et la Marine impériales sont résolues à poursuivre leurs efforts afin de préserver la structure nationale [concernant l'empereur, NDLR] même si cela signifie la destruction de l'Armée et de la Marine. »
Le lendemain, Truman ordonne le largage d'une seconde bombe atomique. A cause du mauvais temps, Kokura, première cible envisagée pour « Fat Man » (nom de code de l'engin au plutonium), est épargnée. C'est la cité portuaire de Nagasaki qui sera rasée ce 13 août 1945.

Juste après, l'empereur réunit de nouveau son conseil de guerre. Comme il redoute d'être renversé par une partie de son armée, il décide d'accepter immédiatement toutes les conditions de l'ultimatum américain et de le faire savoir à son peuple par une déclaration à la radio nationale – une première.

L'enregistrement est diffusé le 15 août. Juste à temps pour éviter un nouveau cataclysme. La veille, Truman avait décidé que, sauf capitulation totale, il ordonnerait un troisième bombardement atomique et que la cible serait Tokyo.

REPÈRES

9 octobre 1941 Le président Roosevelt lance le programme nucléaire militaire américain.

7 décembre 1941 Attaque japonaise de la principale base américaine dans le Pacifique, à Pearl Harbor.

16 juillet 1945 Premier essai de la bombe A dans le désert du Nouveau-Mexique.

6-9 août 1945 Bombardements atomiques sur Hiroshima puis Nagasaki.

2 septembre 1945 Le Japon signe sa capitulation sans condition.



Vincent Jauvert